

C'est un soir de novembre qui ressemble à un soir de septembre, à l'été indien. Elle sort profiter de la douce lumière des dernières heures de la journée, dans leur petit jardin qu'elle appelle leur prairie. Elle aperçoit sa fille, accroupie, concentrée, ses longs cheveux blonds cendrés presque roux sous la lumière de miel.

— C'est très cruel, ce que tu es en train de faire, tu sais? Tu comprends, un élément qui se barre et c'est tout l'édifice qui s'écroule, hein ! Tu peux pas tout broyer comme ça parce que t'en as envie, c'est injuste, mon cœur. Réfléchis avant de détruire, ma puce.

Elle pense, en rentrant dans la cuisine, que sa fille a hérité du sadisme de son père. Que c'est dingue de se taper des fourmis comme ça, en faisant surtout bien gaffe à n'en choper qu'une seule à la fois, écrasée d'un doigt encore tâché par les crayons de couleur, comme pour observer, seconde après seconde, l'effet causé par les pertes successives sur les survivantes. Comme pour voir monter l'angoisse, le chaos envahir l'ordre se réin. Elle, elle imagine les fourmis en proie à une panique froide. « Combien de temps ça va durer ? Qui sera la prochaine ? ». Elle se dit que c'est elle la gamine.

Et puis elle pense qu'après tout c'est normal, que son mari se marrerait sans doute, lui reprocherait une fois de plus de tout prendre trop à cœur, de donner une valeur symbolique au moindre geste anodin. Elle se dit qu'il a sûrement fait des trucs pareils, et bien pires, quand il était gamin.

Elle pense que peut-être, justement, si elle l'avait connu gamin...

Deux heures plus tard, dîner muet, dans une salle à manger tous les jours un peu plus sombre. Deux adultes se comportent l'un avec l'autre comme des étrangers. Fiers en silence, cependant. Convaincus de tout faire pour épargner la petite fille qui ne dit pas un mot et mange sagement les yeux baissés sur son assiette.

Mais ce soir, le silence pèse des tonnes.

Echange de regards inquiets - on reste parents même quand on n'est plus un couple, elle le découvre tous les jours avec stupeur, dans un étrange mélange de fierté et de dégoût. D'habitude la petite est si bavarde. Elle se dit que ses paillements sauvent les apparences à un point que leur absence rend plus cruel encore.

- Alors, ta journée, aujourd'hui, mon cœur ? Tu nous racontes pas ?

Sa voix sonne un peu faux, mais elle au moins elle essaye.

Silence. Les yeux se lèvent, dociles. On regarde les gens quand ils vous parlent.

Intervention masculine - la première depuis le début de la soirée, remarque-t-elle.

- Qu'est-ce qui se passe ma poulette, tu veux nous dire quelque chose de spécial en te taisant comme ça?

Elle pense que c'est un père méridique, parfois. Même si dans ce rôle il s'est souvent mieux comporté que dans celui de mari.

La petite fille plante son regard dans celui de sa mère, laissant son père continuer son discours sur le silence, ce si précieux silence qui en dit souvent tellement plus que les mots, etc, etc. Alors elle pense que c'est un regard terrible, et au moment où elle tente de dire quelque chose, n'importe quoi, une connerie qui puisse distraire ce faisceau gris bleu braqué sur elle - votre fille a exactement vos yeux, comme c'est mignon, entend-elle régulièrement depuis bientôt dix ans -, sa fille ouvre la bouche. Le tremblement de ses lèvres cerises est à peine perceptible. Elle dit, lentement, si lentement que chaque mot semble durer des heures :

- C'est très cruel, ce que tu es en train de faire, tu sais? Tu comprends, un élément qui se barre et c'est tout l'édifice qui s'écroule, hein ! Tu peux pas tout broyer comme ça parce que t'en as envie, c'est injuste. Réfléchis avant de détruire, maman.

A « maman », les larmes sont toutes tombées dans l'assiette. Les beaux yeux gris-bleu, toujours plongés dans les siens, sont secs.

Et la petite fille se lève, débarrasse son assiette en disposant les couverts comme on le lui a appris, range le tout dans le lave-vaisselle. Sans un mot, sans un regard.

Elle reste là, anéantie. Sans oser regarder celui qui est assis en face d'elle, et qui n'a pas bougé d'un centimètre; celui qui, depuis longtemps déjà, vit à côté d'elle. A défaut de ne plus vivre avec elle.

- C'est fini. Tout est fini, là.

Elle ne sait pas si elle a pensé ces mots ou si elle les a prononcés. Peu importe. Il se lève, il pose ses poings serrés sur la table, le corps penché en avant, la tête baissée. Il tremble un peu. Elle craint un éclat, un instant.

Mais quand il relève la tête, elle voit son visage baigné des larmes qu'il ne cherche plus à cacher, depuis peu. Il a l'air tendre et triste. Une onde de souffrance aiguë la transperce. Pourquoi ce con est-il si beau quand il a mal ? Il ressemble à celui dont elle est tombée éperdument amoureuse, il y a douze ans. Elle a envie de lui crier de revenir, elle comprend, à cette seconde,

qu'il est encore là, enfoui tout au fond. Qu'elle n' a pas su le retenir. Qu'elle a peut-être même, cruelle ironie, inconsciemment participé à sa destruction. Qu'elle l'a perdu.

Elle sait qu'elle aura besoin de temps pour apprivoiser le pourquoi et le comment. Et vivre avec.

- Qu'est-ce qui s'est passé, merde, qu'est-ce qui s'est passé ? Putain, comment on peut en être là ? Est-ce que tu sais comment on s'y est pris pour merder à ce point ?

Sa voix est si douce qu'elle doit se répéter mentalement ses paroles pour en comprendre le sens. Elle se dit que le décalage rend l'instant un peu irréel. Et pourtant. C'est la première fois qu'il met ses mots à lui sur l'échec de leur vie à deux.

Elle lui dit depuis des mois que rien ne va plus. Qu'ils ne savent plus comment se parler. Comment se taire. Comment s'aimer. Il lui répond qu'elle a l'art de tout dramatiser, qu'elle ne se sent vivre que sur le fil du rasoir. Qu'il a été bien content d'avoir épousé une tragédienne née, mais que lui, il ne lui en veut pas, il ne lui reproche rien. Que c'est une mauvaise passe que tous les autres traversent, ou ont traversé. Qu'il faut tenir bon. Elle insiste, elle devient le procureur de leur histoire, elle en est réduite à lui prouver que tout est devenu absurde. Elle le hait de lui faire tenir ce rôle. Elle sent qu'au fond lui aussi a déjà jeté l'éponge. Mais elle pense qu'il n'aura pas le courage de dire ce qui doit être dit une bonne fois pour toutes.

Il y a une semaine, elle en a parlé à sa mère. Sa seule réaction a été un rire amer, le rire des femmes qui vivent sans hommes depuis longtemps. Un rire qui n'a pas la beauté des rires tristes qui souffrent sans avoir encore abandonné l'idée d'un bonheur un jour possible. Ce rire-là n'attend plus de la vie que la confirmation des causes de son aigreur. Ce rire-là donne envie de pleurer.

- Que veux-tu ma chérie, il ne dira rien, les hommes sont lâches, c'est bien connu.

Elle est restée sans voix, tout en pensant très fort « quelle conne », et n'a pas répondu à ses messages depuis.

Elle se dit que la vie a été difficile ces derniers temps. Qu'elle est fatiguée. Parce qu'entre elle et lui, la fin approche depuis trop longtemps. Elle pense à leur petite fille, qui entend depuis des mois les engueulades à voix basse, âpres combats chuchotés dont la violence sourde blesse plus profondément encore que les hurlements.